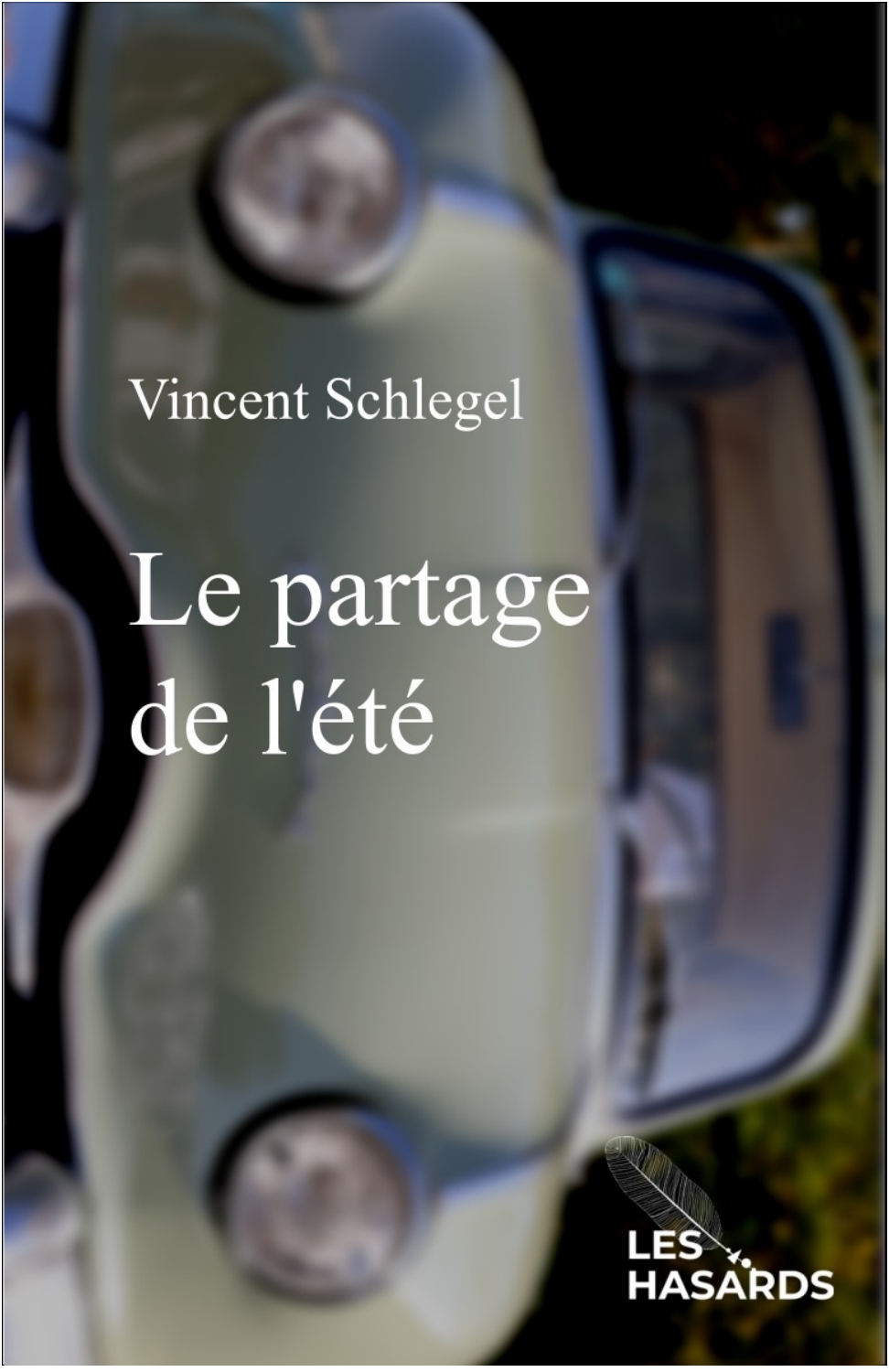

Vincent Schlegel
Le partage de l'été
LES HASARDS

Le partage de l'été

Photo de couverture : Georg Eiermann / Unsplash
ISBN 978-2-491029-39-5
© Éditions Les Hasards 2024
dépôt légal : mars 2024
contact@leshasards.fr
www.leshasards.fr

Vincent Schlegel

Le partage de l'été

Chronique d'une saison de jeunesse
23 juin - 23 août 1961

Roman

LES HASARDS

Pour Emmanuelle, Cyprien, Basile, Joseph et Henri.
Pour tous ceux que j'aime et pour tous ceux qui m'aiment,
en imaginant que ce sont les mêmes, ou d'autres.
Qui peut savoir ?

1. Stella - 23 juin 1961

Stella rêve de ressembler à Bernadette Lafont qu'elle a vue dans elle ne sait plus quel film de François Truffaut ou de Claude Chabrol. "Mais tu es bien plus jolie qu'elle!" lui a dit Mouche. Stella est un cœur à vif, un cœur à nu. Elle vit de sentiments et d'impressions, et de l'effroi qui vous guette quand vous ne les maîtrisez pas. Elle règne sur son petit monde mais, passagère clandestine de sa propre vie, elle n'a jamais vraiment rien fait pour y parvenir. Elle prend ça pour une chance, une tare, une bizarrerie. Qu'est-ce que vous voulez, ça a toujours été comme ça. Solaire, elle craint les éclipses. Mais elle sait qu'elle brille, la plupart du temps.

Elle est entourée, sans jamais avoir eu le dessein d'organiser quoi que ce soit, de beaux esprits, de pique-assiettes, de jeunes gens modernes. Mick, Annie, François, Richard, Catherine, Mouche, Jean-Pierre, Pamela et le poète, Gérard, qui se maudit lui-même, s'affalent sur les vieux canapés en écoutant du jazz, chargeant et rechargeant le tourne-disque, presque à chaque week-end dans le grand salon qui ressemblait tant à Georges : foutraque, carré, chaleureux. Jean-Louis et Christian sont en Algérie. Stella a

peur pour Jean-Louis, forcément. Les autres lui en parlent toujours avec tellement de précautions. Pas plus que les autres, elle ne sait vraiment ce qui s'y passe. Après le putsch d'avril, tout est si difficile à comprendre. On ne sait plus pour qui prendre parti. Georges, son père, donc, disait que si la France devait quitter l'Algérie, elle signerait sa perte. Il ajoutait à sa démonstration une histoire de singes et d'Anglais, qui disparaîtraient ensemble de Gibraltar. Il riait en affirmant que, les Anglais étant partis, trop à l'étroit sur leur caillou, les magots ne pourraient plus se payer leur tête et préfèreraient rejoindre à la nage le Maroc, rentrant chez eux après deux siècles d'une présence qui n'avait pas été souhaitée. La décolonisation, que veux-tu, ce sont toujours des drames. Il souriait. Georges ne prenait pas les choses assez au sérieux.

L'Allée des Soupirs, la maison couverte de roses, le jardin suspendu, la belle véranda, la fontaine à cresson improvisée dans le bras de l'Iton qui lèche le jardin (Stella a toujours dit : du « criton »), le cadran solaire proposant au temps, en belles lettres à patins gravées, de se mouvoir lentement, *festina lente*, elle les a hérités de ses parents disparus dans l'accident un an et demi avant, le 15 décembre 1959. L'Opel Kapitän gris métallisé toute neuve aux sièges en cuir fauve a fait un tonneau dans la nuit et s'est abîmée dans le contrebas de la route, après avoir dérapé sur des gravillons. Georges qui ne connaissait qu'imparfaitement ce bout de route vers Chaise-Dieu du Theil, a eu une hésitation fatale en abordant une patte d'oie, donnant un malheureux coup de frein; Colette et lui n'en ont pas réchappé.

Yves et Micheline, le frère et la belle-sœur de Colette, qui étaient à l'arrière, si. Yves s'est extrait de la voiture et a couru, le visage en sang, en criant : "Ils sont tous morts, ils sont tous morts !". Micheline a eu les deux jambes fracturées, mais elle a tenu à le rassurer. " Pas moi, mon amour! ".

À vingt-et un ans, désormais majeure, Stella est donc la plus libre des filles de la ville. En apparence la plus détachée. Elle a souhaité que son oncle Yves, désigné tuteur à la mort de ses parents, continue à s'occuper de ses affaires. Il lui verse chaque mois une pension, s'assure que ses frais et loyers sont bien payés. Après la désertion de Jean-Louis, après l'immense chagrin surgi de l'accident, la douleur ressentie charnellement de ce qu'elle voit comme une première mort, une rupture fondamentale, l'arrachement de ses racines et donc du flux de sève, elle a réinventé sa vie. Les fils qui dépassaient de ce déchirement se sont reliés, au fur et à mesure. Elle a ressenti physiquement comme des picotements, au moment de porter son regard sur un objet familier, en relisant un courrier, en revoyant une photo. Par touches, par bribes, elle s'est réancrée dans la réalité. La vraie? Sa mémoire qu'elle a eu l'impression d'avoir perdue dans les premiers temps, lui est lentement revenue. Le sentiment que les petites choses du quotidien, les objets qui l'entourent, les habitudes, jour après jour, ont retissé tout seuls, sans qu'elle intervienne, un réseau dans lequel passe la vie comme passe cette sève, ce sang. Rien n'a changé mais tout a changé. Elle ne manque de rien. Mais elle n'en abuse pas. "Ou alors, je ne m'en rends pas compte. En fait si, je m'en rends compte". Elle ne manque de rien, parmi

les choses. Mais Jean-Louis lui manque, parmi les gens. Elle a sorti Jean-Louis de sa vie, elle le sait. Elle a tout fait pour y arriver. Donc il lui manque puisqu'il n'est plus dans sa vie ! Même si leur histoire, bientôt trois années auparavant, tenait d'un contrat à durée limitée. Cette histoire en avait fait une femme quand la majorité de ses amies étaient encore des jeunes filles serrées par leur entourage.

Stella poursuit (un peu à la traîne, il lui semble parfois) des études de droit à la fac de Caen. Elle y croise Mick qui y croise d'autres tennismen (ce n'est pas son activité principale, le tennis? Le coup droit plus que le droit, rigole-t-elle) qui y croisent des étudiantes qui y croisent Stella. L'université était flambant neuve quand elle y est arrivée en octobre 57, quatre mois après l'ouverture. Ça sentait la peinture fraîche et elle a vite entendu parler d'un campus. Elle aime ce mot, campus. La vie à l'américaine telle qu'elle l'imagine, une vie aérée dans un plan horizontal avec d'agréables distances entre les gens et la liberté de se lier à eux, par amitié, intérêt, attirance. En fait, elle a atterri à Caen parce que Georges, qui était architecte et suivait depuis l'origine le projet d'Henry Bernard dont il avait été le condisciple aux Beaux-Arts, avait choisi cette fac à la place de sa fille. Elle, elle avait choisi le droit, elle se demande encore pourquoi, mais pas la fac. "Tu vas étudier à l'intérieur d'une véritable œuvre d'art". Elle aurait peut-être préféré aller à Paris, dans les locaux vétustes mais si romantiques de la rue Soufflot. Mais Georges lui a fait une présentation si avantageuse de la nouvelle université et du mode de vie qui serait le sien qu'elle a finalement accepté d'y aller étudier. Et elle ne regrettait plus la Sorbonne.

Sur le campus, elle loge dans l'un des pavillons de la cité universitaire réservé aux filles. Pour elle qui a été élevée dans l'idée d'une mixité absolue, dans une famille où les femmes ont toujours joué un rôle social important, le choc a été rude. Sa mère dirigeait une grande administration départementale. Sa grand-mère avait été l'une des premières femmes licenciées en sciences et cela avait surpris jusqu'au cœur de l'institution. Donc, ce lieu exclusivement féminin lui fait l'effet d'un monde hémiplégique, d'une stérilité absolue. Elle eut un mal fou à s'y habituer et, de fait, elle y passe le moins de temps possible. Son envie de s'échapper de ce demi-monde a donc eu raison de son application à travailler ses textes de lois, ses arrêts, ses jugements, ses codicilles.

Pour le reste, le campus, le resto U où elle retrouve les gens qu'elle aime bien, avec qui il est de bon ton de dire que la nourriture y est infecte, la bibliothèque où elle ne fait pas que rechercher des jurisprudences poussiéreuses, constituent des endroits d'échange, de séduction, de controverses. Ça lui plaît bien, en somme.

C'est la fin de l'année universitaire. Une année de plus où elle a été incapable de se donner à fond dans une aventure. Une année où les prétendants se sont succédé. Elle en joue, mais le jeu la lasse. Stella aura deux matières à repasser en septembre. D'ici là, trois mois, une éternité à remplir, de creux, de vide.

Ce vendredi de fin juin, on est quel jour déjà ? on est le 23 juin, elle va rentrer Allée des Soupirs. Demain, toute la bande sera probablement là.

2. François - 23 juin 1961

François retire la gauloise allumée qu'il avait posée sur la touche du la le plus haut du demi-queue Erard en citronnier, clair comme un miel, au milieu du salon, sur lequel il joue ce ragtime qu'il aime. Il installe la cigarette au coin de sa bouche. Sa mèche blonde et raide tombe sur ses yeux délavés. Quand ses yeux le piquent, il repose la cigarette, toujours au même endroit. L'ivoire s'est jauni. Marianne détestait ça. Il enchaîne encore et encore les montées et descentes vertigineuses de *Nightingale Rag* de Joseph Lamb, l'Irlandais qui convoqua Bach en Amérique aux premiers temps du jazz. Un truc dur sur lequel il travaille pour lui seul. Et pour le souvenir de Marianne. Les autres ne le voient jouer que du boogie et faire son Ray Charles.

Depuis que Jacques, son père, passe le plus clair de son temps loin de la rue du Meilet, le clair appartement sur deux niveaux qui s'arrondit sur la rue de Verdun, qui n'était déjà plus un lieu de vie familiale depuis la mort de Marianne, est devenu un entre-deux-mondes, entre-deux-temps. François tourne et tourne ça dans sa tête.

Pourquoi est-ce que je me raconte encore cette histoire ? Pourquoi me sens-je obligé d'être l'interprète des sentiments, de la folie, des démons de mon père ? Pourquoi ne pourrait-il s'exprimer qu'à travers mon regard, qu'à travers ma voix ? Pourquoi est-il un héros en même temps qu'il est un poids qui me tire vers le bas ?

Quelle leçon m'a-t-il donnée qui me soit utile ? Mick, lui, n'a jamais eu le début d'un questionnement sur qui est son père. Pour lui, c'est une évidence, un automatisme. Il marche dans ses pas. Il reproduit ce qu'a fait son père. Au moins socialement, en apparence. Sauvegarder les apparences. Moi, je m'en garde. Quand je me laisse aller à le faire, je sinue, je m'arrête, j'accélère. Je me perds car il m'égare. Les pas de mon père…

Papa n'est pas une source d'apprentissage. Il ne m'a jamais demandé de faire comme lui, de faire la même chose que lui, de devenir médecin, par exemple. Papa, c'est un modèle sans être un modèle. J'ai peint un portrait de lui. J'ai essayé d'y mettre son sourire, si doux, si simple. Son regard, désormais si désemparé. J'ai changé les couleurs, j'ai brusqué les traits. J'ai fait sortir la vie qui ne voulait pas réaffleurer sur ce visage. Est-ce que vous sauriez faire un portrait honnête de votre père ? Qu'est-ce que vous mettriez de vous, là-dedans ? Papa n'est pas une référence. C'est un sujet d'observation, un paysage, une nature vivante et une nature morte à la fois. Si Papa est un modèle, c'est pour ses étudiants seulement. Partager ce qu'on sait et partager ce qu'on est sont deux choses différentes. Papa est-il un modèle de père ? Je donnerais tout pour créer avec

les enfants que j'aurai la complicité que j'ai eue avec Papa. Je referais d'instinct ce petit geste : mon enfant marche derrière moi, dans la rue; sans me retourner, je tends la main, et l'enfant la saisit. Je l'emmène. Je lui donne ma chaleur, ma sécurité, mon amour. Je dis que je m'égare dans les pas de Papa. C'est vrai aujourd'hui parce que je suis un homme, parce que Papa a chaviré et que nous sommes à égalité de force. Ce n'était pas vrai il y a quinze ans.

Jacques Bradfer est reparti pour cette cité thermale des Pyrénées-Orientales, près de Prades. Pas pour y prendre les eaux… Pour Aliette Peyrolès, la fille que François trouve superbe et qui accompagne Jacques depuis deux ans. Les Peyrolès ont un château, Rivell, qu'on dirait avoir été construit pour un Louis II de Bavière catalan, en 1890, dans une frénésie post-romantique. Des salles immenses aux boiseries gothiques, des hallebardes croisées aux murs, des arcs et folies de pierre, du fer forgé, des candélabres. Au milieu de ça, des meubles modernes aux formes tendues. De fausses oubliettes qui forment un réseau souterrain. Des toits d'une hauteur vertigineuse, à la pente folle, des échauguettes d'opérette, des tours de guet pour ne surveiller personne, juste pour avoir le vertige devant un abîme boisé au fond duquel roule un torrent, des petites terrasses dérobées. Une bibliothèque étrangement remplie d'ouvrages de théologie et de livres érotiques. Comme si le propriétaire était un évêque qui s'ennuyait, ou un libertin bien dévôt.

J'y ai fait deux séjours. Michel, le majordome, m'a fait

visiter tout ça. Un drôle de type aux jambes arquées. Avec son gilet rayé rouge et son nœud-papillon, ses cheveux gominés, on le croit échappé d'un vieux polar écossais.

Je suis rentré à chaque fois surpris, en bien, en mal, par l'être que Papa devient dans ce cadre, aux côtés d'Aliette. Elle est très charmante avec moi. Elle met dans mes yeux son regard doux et étrange. Elle est plus jeune que ma sœur aînée. Mais je la sens réceptive aux invitations de Papa à dépasser les conventions. Ils vont bien ensemble, mais qui n'irait pas avec Papa ? Et qui n'irait pas avec Aliette ?

François a perdu sa mère quand il avait seize ans. Un cancer foudroyant qui l'emporte en trois mois. Ses deux sœurs plus âgées que lui étaient pour l'une déjà mariée et pour l'autre sur le point de l'être. Elles ont presque disparu dans le coton d'une vie bourgeoise, rassurées par des époux classiques. Son père est un chirurgien que François prend pour un magicien. Professeur de médecine, il est spécialiste de la main. "Je m'appelle Bradfer et je suis un manuel qui répare les mains", aime-t-il dire. Il incarne pour François la totale modernité, l'écume au sommet de la vague, pris dans un éternel mouvement. L'engagement absolu, l'aventure de la technique triomphante dont il parle avec passion. Sur un fil. Le fil du succès, le fil de la fortune. Jacques Bradfer opère dans sa clinique, à l'hôpital, et dans une autre clinique à Paris. De ses mains d'or, il invente, dessine, conçoit. Il a fabriqué des objets, des jouets, des décors pour ses enfants. François a de qui tenir pour l'adresse.

Jacques lance sa Lancia Aurelia B20 GT dans la rue, sur

les routes, sur l'autoroute aussi : tous les mardis, il fonce vers Paris où il donne des cours à l'École de Chirurgie. Le fil se rompt : Marianne, son âme sœur depuis qu'il a dix-sept ans, sa béquille, son ange gardien parfois, l'abandonne à bout de force le 26 octobre 1955. Elle laisse son piano silencieux. On n'entendra plus la *Rêverie L.68* de Debussy, la calme *Vocalise N°14 Opus 34* de Rachmaninov ou la chère *Kinderszene N°1* de Schumann qui emmenait François dans les songes. François décidera un jour de rouvrir le piano.

Jacques, lui, essaie de composer avec la douleur, l'atroce quotidien, le vide. Il est un veuf très entouré : l'animal intéresse. Il donne le change pendant deux ans et demi. Mais les démons le guettent. Il décide qu'il sera capable d'opérer six jours par mois intensivement, mais que le reste du temps, il se laissera aller. Une semaine du Pr Bradfer, trois semaines de Jacques, celui que Marianne réussissait à contrôler, à coup d'amour et d'engueulades, mais qui n'était jamais loin de succomber aux substances pernicieuses que sa qualité lui permettait de se procurer. "Pour tenir". Il organise son agenda comme ça. Ses associés crient au danger, prennent peur. Les premiers temps, le système fonctionne. Le Pr Bradfer sauve des mains, répare les tendons sectionnés, redonne vie à des doigts écrasés. Mais en mars 58, il arrive en salle d'opération hors d'état de travailler. Alors qu'on voulait l'empêcher de pratiquer l'intervention sur le malade déjà endormi, il renverse de rage les instruments, se jette sur l'anesthésiste et violente les infirmières du bloc. Des garçons de salle réussissent à le maîtri-

ser. Le Conseil de l'Ordre, averti, lui interdit désormais d'opérer.

La nouvelle Lancia, une Flaminia GT bleu nuit, roule en trombe, se moque du danger. Jacques fait des allers-retours de Paris. Comme certains vieux confrères et amis veillent sur lui, il peut continuer à enseigner. Ses étudiants voient arriver un drôle de type aux tenues parfois étonnantes. Ses anciens élèves ont du mal à le reconnaître. Parmi eux, Aliette. Trois ans après la mort de Marianne, sans souci d'argent - il est toujours associé dans sa clinique et propriétaire des murs - il mène une vie qu'il aurait jugée, autrefois, végétative. Mais il a retrouvé un ange.

Je dois rejoindre Papa au château. En attendant, il faut que je retourne à Paris faire un peu de ménage et rendre ma chambre à la Cité U. Pas sûr de pouvoir la garder à la rentrée. On verra. Je vais devoir dire au revoir à Nicole, qui à la sienne au même étage. On a un peu vécu ensemble ces dernières semaines. Je l'ai vraiment rencontrée à une fête à la Maison du Cambodge. Est-ce que je la reverrai ? Je l'ai amenée rue du Meilet. Elle a été surprise par l'appartement. Cela n'a rien à voir avec ce qu'elle connaît. Ses parents sont divorcés. Sa mère est comptable à Libourne. On y a fait l'amour. Sur les peaux de bêtes de Papa. Demain, je joue au tennis avec Mick. Et on se retrouve ensuite chez Stella.

3. Richard - 23 juin 1961

Richard est assis à sa table de travail, dans sa chambre de la rue du Temple. Quelques jours après la fin de ses examens, il s'accorde un repos millimétré. Tout, chez lui, est calculé. Il faut absolument qu'il donne à la revue des élèves de Centrale, son article sur Céline. Qu'est ce qui lui a pris de proposer un article sur Louis-Ferdinand Céline ? Récemment, il a mis la main sur un exemplaire du petit opuscule critique de Milton Hindus, *L.-F. Céline tel que je l'ai vu*, publié après la visite du jeune universitaire américain à l'écrivain en 1948 dans sa réclusion danoise. De l'admiration pour l'œuvre au dégoût pour l'homme. Richard a lu avec passion *Nord*, paru l'année dernière. Il veut inciter ses lecteurs, polarisés sur le champ scientifique, à se faire un avis. Il leur donne des éléments que ces esprits rationnels devraient pouvoir intégrer à leur réflexion. En même temps, comment leur faire comprendre l'aimantation que Céline exerce sur lui ? Il ne veut pas être tout seul dans son dilemme. Pourquoi se morigène-t-il ? Parce qu'il est convaincu que son père, engagé dans la Collaboration l'a probablement été pour beaucoup par vénération pour l'écrivain. Lui, le scientifique, se demande si l'hérédité joue ici comme dans bien des domaines…

Très peu de jeunes gens, dans les années 30, ont réellement suivi Céline dans son aventure romanesque d'abord, sociale et désespérée, si drôle parfois, si émouvante souvent, puis dans son engagement tête baissée dans la folie antijuive qui l'a conduit à l'ultra-collaboration. Edmond Lévesque est né en 1912. C'est un socialiste radical. En faculté de droit, il fait le coup de poing contre les Camelots du Roi. Et puis, l'éblouissement Céline. A-t-il vu en Bardamu son double, celui d'un enfant mal aimé d'un Paris modeste, d'une famille en déclassement ? Céline lui a-t-il tendu un miroir ? Il s'est fait le meilleur agent de la fureur, du désespoir. Auprès de ses amis, il est devenu l'étrange propagandiste d'un illuminé. Quand *Mort à crédit* est paru, déjà irradié par le *Voyage au bout de la nuit*, il est allé voir son père, fonctionnaire 2ème échelon au ministère des Pensions, et sa mère, bigote et sans profession. Il leur a fourré le livre entre les mains. Leur a intimé l'ordre de le lire.

- Lui : Demande à ta mère. Elle n'a rien d'autre à faire que de regarder la bonne astiquer l'horrible argenterie de famille. Qu'elle en profite. On ne va pas la garder longtemps cette bonne. Pour ce qu'elle fait, rapporté à ce qu'elle coûte quand ta mère ferait aussi bien, pas forcément mieux, mais pour rien.

(Je t'assure Richard que je leur ai dit ça. Elle s'est exécutée. Un mois après, il m'a alpagué.)

- Lui : Edmond, mais comment peux-tu lire des horreurs pareilles ? Un recueil d'immondices et d'insanités, de sentiments ignobles ! Ta mère m'a raconté. Elle m'a montré.

- Moi : Vous n'avez pas trouvé que ça ressemble à mon histoire ? Je fais quoi, en ce moment, pour payer mes

études de droit ? Je me lève à cinq heures pour livrer tous les jours cette saloperie de *Figaro* que les bourgeois trempent dans leur café au lait. Bien tartiné de beurre et de confiture.

- Elle : Mais au moins, mon chéri, j'espère que tu n'as pas avec les femmes des relations aussi dégradantes ? Ce que fait ce garçon, enfin ! Et tu n'as quand même jamais subi une telle méchanceté de notre part ?

- Moi : "Mon chéri", il fait comme il peut avec l'assurance et le goût de la vie qui peuvent être les siens. Céline n'exagère que très peu. "Mon chéri", il séduit qui il peut séduire, avec son petit complet étriqué, son chapeau sans forme et son rase-pet miteux.

L'affaire s'est soldée par plus d'incompréhension encore et, à vingt-quatre ans, Edmond a divorcé de ses parents. Il a aussi divorcé de ses camarades. Un choc immense et un traumatisme. Au même moment que *Mort à crédit* paraissait, le Front Populaire triomphait, l'avènement du Grand Soir, enfin. Edmond ne s'en est pas réjoui. Après le spectacle qu'avaient donné les gauches de 32 à 34, il s'était détourné de l'engagement. Quand elles ont gagné, il n'y a vu que petits arrangements, compromis désastreux faits sur le dos du peuple qui espérait tant. Il n'a jamais pu supporter que Blum, un bourgeois, se hissât sur les estrades pour s'attirer les grâces des damnés de la terre. Il ne s'est pas pour autant rangé aux côtés des « fascistes », des ligues et de l'Action Française. Il n'avait pas ce penchant pour l'ordre ni l'esprit va–t-en-guerre. Edmond s'est doucement laissé envahir par la colère, anesthésié par une répugnance viscérale de la politique. Il s'est senti emporté par le fleuve Cé-

line dont le débit et les méandres le faisaient voyager dans une actualité qui semblait lui donner raison quand on voyait le monde comme le voyait l'écrivain. De romans en pamphlets, de pamphlets en adresses hallucinées, coincé entre pacifisme et détestation de ce qui allait engendrer, selon lui, la disparition de la France, Edmond Lévesque devint le plus grand zélateur du Docteur Destouches. Car celui-ci, dans son dispensaire de Bezons, continuait à s'occuper des gens, des humbles, et de leurs tourments, de leurs cirrhoses, de leurs ongles incarnés. Car la façon dont il disait les choses résonnait dans la vie réelle, à la différence de l'effet que produisait la littérature officielle. C'est à dire rien, ou si peu. Son outrance, finalement, donnait la vraie mesure et la torsion du réel qu'engendrait son style remettait les choses en place.

Edmond Lévesque n'appartenait à aucun mouvement organisé. Mais les années passant, sa position devenait plus radicale. La guerre arriva, inéluctablement. Tout était écrit. Mobilisé, il assiste éberlué à la débâcle de l'armée française : c'était donc vrai ! Il est fait prisonnier et envoyé dans un *frontstalag* près de Hazebrouck dont il parvient à s'échapper moins d'une semaine plus tard, la machine allemande connaissant encore quelques imperfections. Rentré à Paris, il se sent entraîné par un flot de colère et d'amertume. Bardé de ses certitudes, par aversion de ce qu'était devenue la France, il devient frénétiquement pro-allemand, partisan d'une collaboration intégrale. Arrêté à la Libération pour des actes d'intelligence avec l'ennemi, jeune avocat au service d'une cause d'abord triomphante contre ses compatriotes, puis d'une cause perdue, il ne dut son salut

qu'au talent de son propre avocat et à la concomitance de son procès, dans le même tribunal, avec celui d'un salaud notoire, plus salaud encore dans l'échelle de la saloperie. Il est condamné à cinq années de réclusion et emprisonné à Fresnes. Il purge deux ans, de février 45 à septembre 47. Voilà ce que Richard avait compris. Voilà ce que Richard portait en lui et qui le tenaillait. Alors si son article n'allait pas raconter son histoire, il se sentait obligé de partager des idées, de donner des clefs pour comprendre. Aimer, et détester Céline. Ce serait toujours ça de fait. Mais ce ne serait pas suffisant.

Richard avait vu Céline à la télévision deux ans auparavant. Il s'en souvenait, il était venu se réfugier chez Stella. La compagnie de Colette et Georges était le meilleur remède à ce mal-être qui le contaminait parfois et dont il ne savait comment se débarrasser. Le téléviseur Schaub-Lorenz à boutons dorés qui voisinait, dans un vaste meuble de palissandre, avec l'électrophone, diffusait un numéro d'*En français dans le texte* consacré à une interview de l'écrivain par Louis Pauwels. Céline entre sarcasmes, hâblerie, misérabilisme et morgue, distillait des vérités, des monstruosités, des fulgurances, mâchouillées dans ses dents découvertes sur le côté de sa bouche par son sourire carnassier. Contumax laborieux, persiflant au bord du tombeau.

Alors le papier critique dans la revue des "*pistons*" ne suffit pas : il doit aller le voir, en vrai, cette fois-ci. Lui faire peur. Le punir d'avoir emmené son père dans son délire et

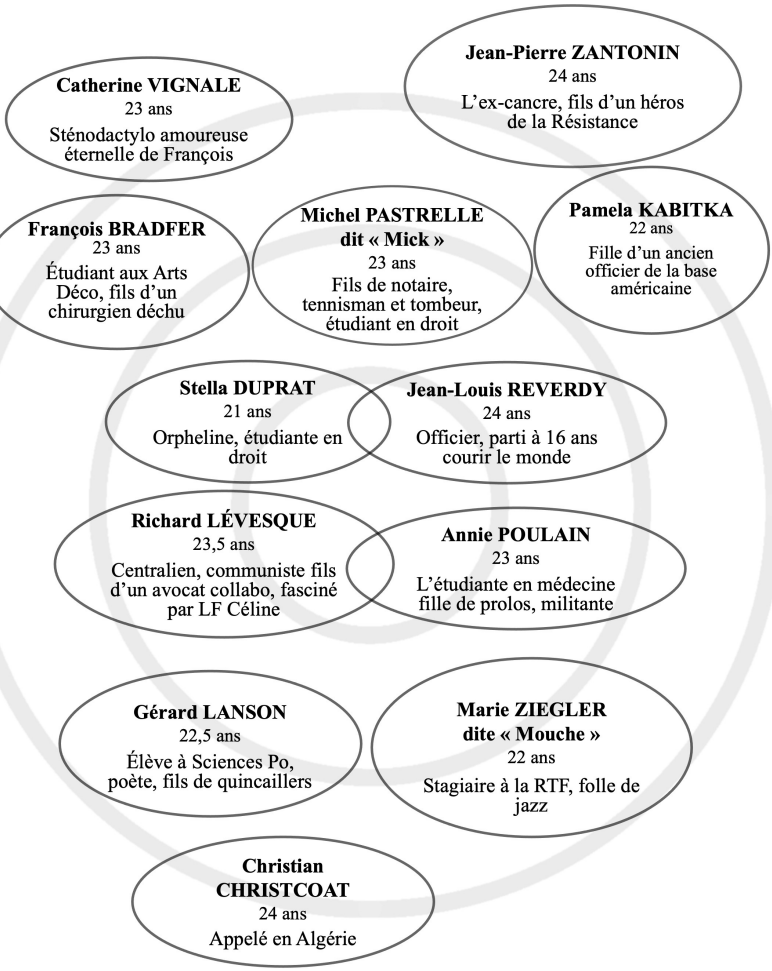
d'en avoir détruit la vie de jeune homme, puis sa propre vie, en le privant, par son influence désastreuse, de son propre père pendant deux années de son enfance. Il voulait monter cette expédition vers Meudon où l'ours survivait dans sa cage délabrée, enroulé dans ses écharpes trouées, entouré de sa ménagerie puante.

Mais il ne se voit pas y aller seul. Est-ce que les amis l'accompagneraient ? Et lesquels ? Quelle pouvait bien être leur conscience politique ? Qui aurait-il envie d'entraîner dans cette histoire. Mick, François ? Sûrement pas, ils ignoraient tout de Céline quand il leur en a parlé, un soir. Il leur a lu les pages 199 à 202 de son édition originale du *Voyage* qu'il trouve merveilleuses. Celles dans lesquelles le sergent Alcide dévoile à Bardamu que, depuis le fin fond de l'Afrique la plus humide, saturée de moustiques, il travaille pour payer à sa petite nièce orpheline de quoi traiter sa maladie à Bordeaux. Il leur a lu aussi la page 127 et les suivantes de *Bagatelles pour un massacre*, introduites par l'élégant exergue "Les quinze millions de Juifs enculeront les cinq cents millions d'Aryens". Il leur a demandé s'ils pouvaient se figurer un personnage aussi ambivalent, monstrueux, talentueux ? Ils en étaient restés comme deux ronds de flancs inutilisables pour avancer.

Gérard ? Toutes ces fadaises terrestres lui semblaient sans intérêt. L'embarquer dans cette histoire n'avait pas de sens. Il a lu le *Voyage*. Il a été marqué. Mais il ne lui a jamais reparlé de Céline. C'est bizarre. Jean-Pierre ? Avec son père, héros de la Résistance ! Il ne voudrait pas être en reste… Mais Jean-Pierre en ferait trop. Il jouerait les caïds.

Les filles, alors ? Annie, qu'il aime, il ne voudrait pas la mêler à ça. Stella ? Laissons-la dans le monde dont elle est le centre, légère, détachée. Comment mon obsession pourrait-elle ne serait-ce que lui faire lever les cils ? Mouche ? Ah oui, Mouche. C'est Mouche que je dois emmener. C'est Mouche que l'aventure ne rebutera pas. Mouche qui est à elle seule un monde ouvert. Richard s'était toujours interrogé sur Mouche. On la connaît par cœur, mais on ne sait rien d'elle.

Le lendemain matin, Richard appelle Mouche, chez elle, rue Saint-Dominique à Paris. Elle est pressée et apparemment occupée. Elle a une drôle de voix. Elle part en reportage au Havre. Malraux doit y inaugurer "La Maison de la Culture" samedi. Elle dit que c'est une chance unique pour elle de faire son trou à la rédaction Culture, justement, de la RTF où elle a été recrutée comme saute-ruisseau. Son air garçon manqué. Elle lui donne rendez-vous samedi soir au Cristal à sept heures. Il lui racontera.

Ils ont partagé l'été 61

Vous connaissez maintenant Stella, François et Richard. Vous avez entraperçu d'autres protagonistes du roman. Retrouvez les tous en achetant le livre !